

VAUDEVILLE DE BOULEVARD

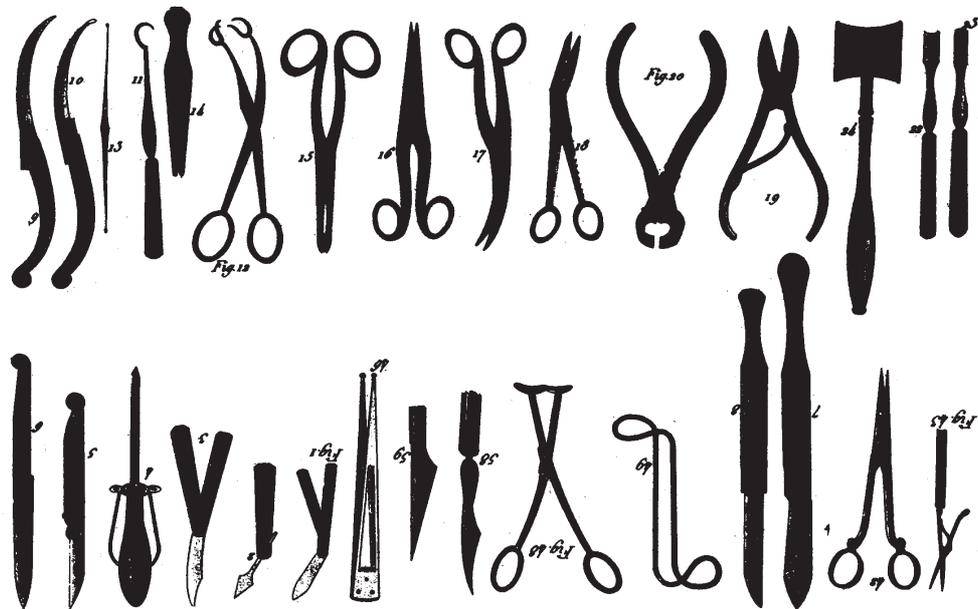
3. Knock on wood

— par Jean-Louis Le Touzet

Le suiveur cycliste, plus intoxiqué que jamais par la bicyclette, est allé consulté au Théâtre Antoine le docteur Knock qui reprenait ses célèbres cours de manipulation. Pour tout dire, il en sorti tout à fait mis d'aplomb et prêt, lui aussi, à assurer les trois semaines de représentations courant juillet suivant en cela la trace des grands médecins du Tour de France. Le suiveur s'écartant pour le coup légèrement du boulevard qui lui est si familier pour, disons-le tout net, une œuvre puissante qui a franchi les Républiques avec l'aisance d'un Bahamontès dans les cols pyrénéens, fut comblé. C'est chose difficile de prendre les bonnes mesures de la pièce Jules Romains. Une pièce comme celle-ci ne s'étire pas comme un chat. Juvet lui avait pourtant donné lors des premières représentations une élasticité qui chiffonnait Romains. Monsieur Jules avait coupé sa pièce comme un tailleur anglais. Surtout pas de clefs dans les poches : la pièce en aurait été déformée. Juvet avait maigri son jeu pour rentrer dans les trois pièces. C'était devenu son costume. Il lui a fait presque toute sa carrière. C'est dommage mais on ne retrouve plus de tissu de cette qualité.

Knock c'était la rente de Juvet, son fonds de pension en quelque sorte. Quand ses affaires ne marchaient pas, il reprenait Knock. Le public accourait. Juvet se remboursait. Knock c'était un placement obligatoire. On nettoyait la pièce avec la gueule-de-loup du concierge et hop, le meuble fabriqué par Jules Romains était remis en vitrine. Et ça fait 80 ans que ça dure. Les tiroirs sont comme neufs. Les vernis sont d'époque. C'est de la construction de normalien. Ça tient le choc. Le théâtre peut bien s'écrouler, on même peut tirer dessus à l'arme lourde, l'attaquer avec des mèches en titane pour tenter de mettre à jour les mécanismes de la farce froide, voire la faire sauter au plastic, ou en dernier lieu la lester de sacs de ciment, rien à faire : elle respire toujours. C'est une carrosserie comme on n'en fera plus emmenée par un douze cylindres Hispano-Suiza. Knock est l'aise sur les routes départementales comme sur les grands boulevards. La pièce a été équipée à l'origine du fameux double débrayage. En quoi consiste la chose ? Romains appuyait une première fois pour rentrer la vitesse et Juvet montait le moteur dans les tours et enclenchait la seconde. Et ainsi de suite. Jamais Knock n'a fait d'huile. Ou alors si peu. Une vidange tous les cinquante ans. Et encore ! Une bêche l'hiver quand même — l'âge est là faut dire (1923).

À la limite trois litres d'antigel lors des tournées en Franche-Comté l'hiver, une giclette de graisse dans les portes quand on descendait sur les routes poussiéreuses de Carcassonne, un coup de polish sur les quinze couches de peinture pour le lustre quand on se produisait devant les grandes familles de Roubaix. Knock démarre toujours au quart de tour. Fabrice Luchini au volant et Maurice Bénichou en bleu de chauffe dans le rôle du garagiste-metteur en scène et voilà à nouveau l'une des plus remarquables mécaniques jamais produites qui fait salle comble. C'est bien simple : on refuse du



monde. Monsieur Luchini reprend le rôle et les joints en caoutchouc sont toujours excellents. La pièce reprend sa forme sans un craquement. C'est le triomphe de l'usinage français. Il est recommandé de monter à bord de Knock avec un permis. On l'oublie souvent car ce n'est pas manège de chevaux de bois du parc Monceau. Ce n'est pas la peinture de l'homme qui vient de la ville et qui soigne les rustiques colonnes vertébrales, les agricoles cols fémurs, les péronés campagnards et les clavicules paysannes du bourg de Saint Maurice. Non, car Knock sort des ténèbres. Il est dans le vestibule et monsieur Luchini est insurpassable quand il est dans cette position de la faculté qui attend la patient. Car Knock possède toutes les initiatives. Il est l'expertise légale. C'est brillant comme c'est pas permis et toujours pas bien compris. On réduit Knock au bec benzène, à la paille, voire au microscope. Knock c'est un cornu aux pieds fourchus. Il a une queue de deux mètres de long. Il parle en latin. C'est l'homme providentiel qui mettra Saint-Maurice en esclavage. Knock ou la médecine au service de la manipulation. Knock dirige les consciences dans sa blouse blanche. Il rachète au docteur Parpalaid (Claude Evrard est vraiment un grand comédien) son cabinet et le transforme en une immense clinique dans laquelle on travaille les esprits par l'imposition des mains. C'est la pièce de tous les magnétismes. Et de toutes les magies. Elle n'a jamais perdu son poil. Elle ne s'est jamais enrhumée et ce n'est pas le cas du public (voir plus bas). C'est aussi la pièce de l'instruction publique, des encrriers, de la cire, du tableau noir et de la craie. Mais bon sang ! elle vaut infiniment plus que cela. Ou comment asservir un peuple avec un stéthoscope ? Le verbe est une drogue puissante. Comment l'esprit médical vient aux gens bien portants, voilà l'affaire. Oui, comment ? Par les canaux de la pensée, pardi. Le pouvoir de suggestion et la méthode publicitaire sont poussés à fond de cinquième. Bref, Romains nous gâte toujours grâce à son théâtre des grandes malices.

On pourrait ajouter qu'il s'agit aussi de l'attristant tableau de la condition humaine qui négligerait la pose de ventouses. On peut dire cela. Luchini dans le rôle est inquiétant et pourtant le public ce soir-là aurait bien voulu bien rentrer dans la cuisine de Knock. Juste pour piquer un peu de farce certainement. Il reconnaît en Luchini l'un des meilleurs chefs, un maître-queue exceptionnel qui sait fabriquer des bons mots. Il se met le doigt dans l'œil. Luchini est Knock. On ne tire pas Luchini par le bras, pas plus que Knock d'ailleurs. La télévision nous l'a rapproché, mais Luchini n'est pas notre voisin. Ce n'est pas Jacques Anquetil. On ne l'embrasse pas. On ne le commente pas. C'est pourtant ce qui se passe. C'est une situation pénible pour le comédien. Ajoutons à cela un public mal foutu qui toussait affreusement comme ce soir-là. La quinte répondant à la grosse toux elle même faisant écho à un éternuement. C'en était gênant. Il faut un sang-froid pour ne pas exploser. On ne peut jouer. Mince, le théâtre c'est du sérieux.

Et Romains ? Comme neuf. Il possède l'instinct inné de la caricature, le sens de la mystification, bref, on dira que c'est du théâtre vigoureux. Tout y est : le renouvellement de la farce, le côté bouffon et le détournement du rêve scientifique au profit du pouvoir et de l'emprise sur les consciences. C'est la démonstration que Jules Romains était magnifiquement doué. Le suiveur aimerait bien aussi décrire sans moraliser. Hélas le suiveur n'est pas normalien ni né en Haute-Loire comme Jules Romains ou comme Pierre Chany, grand journaliste de vélo.

Knock étudie l'homme depuis 1923. Il le découpe en lamelles. En aiguillettes de poulet. Le grand critique gastronomique Curnonsky (1872-1956) n'avait pas donné de consignes sur la façon dont on peut accommoder l'esprit moutonnier de l'homme. Qu'importe. D'autorité mettez le tout au four. Thermostat 8. C'est une cuisine bourgeoise comme on n'en fait plus. Servez ensuite des liqueurs. La faculté s'y opposera au nom de la santé publique. On lui répondra qu'elle est mal placée.

J.L.L.T.